

## Vie des arts

# Jasper Johns Incertitudes, images et fragmentations

Maurice Tourigny

---

Autour de l'écologie

Volume 35, numéro 141, décembre–hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Tourigny, M. (1990). Jasper Johns : incertitudes, images et fragmentations. *Vie des arts*, 35 (141), 48–51.

# JASPER JOHNS

INCERTITUDES, IMAGES  
ET FRAGMENTATIONS

Maurice Tourigny

«Mes tableaux contiennent souvent des couches d'incertitudes et de changements.»<sup>1</sup>

L'œuvre de Jasper Johns invite au jeu. Elle pousse le spectateur qui accepte de se laisser prendre à revêtir différents costumes, tantôt celui du détective, loupe en main, tantôt celui du psychanalyste ou encore celui de l'archéologue décrypteur d'hiéroglyphes.

L'œuvre de Jasper Johns transforme chacun de nous en chercheur curieux, passionné, en lutte contre l'ignorance.

Les tableaux, les dessins ou les gravures de Johns nous munissent d'indices, nous ouvrent des voies, nous lancent aux trousseaux du sens, mais ne nous imposent jamais de solution ultime. L'ordre, la logique, c'est à nous de les établir. Les lois, s'il nous en faut, c'est à nous de les forger.

La vaste rétrospective de dessins de Jasper Johns, montée par la National Gallery of Art de Washington (20 mai - 29 juillet 90) et séjournant ensuite au Kunstmuseum de Bâle (19 août - 28 octobre 90) puis à la Hayward Gallery de Londres (29 nov. 90 - 3 février 91), nous emmène au cœur du territoire «johnsien», là où un signe en appelle un autre, là où les lignes chantent en contrepoint complexe.

Depuis son premier drapeau (*Flag*), en 1955, Jasper Johns fait confiance au spectateur. Avec les années, après bientôt quarante ans de travail continu, il devient plus exigeant; il oblige maintenant son public à mieux regarder, à

s'arrêter plus longuement.

Ses œuvres des années 50 et 60 saisissent des objets et les manipulent. Les drapeaux, les canettes de bière, les cibles sont peints et repeints. L'artiste les occulte, les voile, les isole. Il les retire de leur coin du monde, il les recrée dans le vide, question d'interroger leur existence, de remonter à leurs sources. Parfois, il les plaque de façon si évidente qu'ils en paraissent maquillés. Johns s'intéresse au moment où l'œil identifie l'objet, sa masse, sa forme; il joue avec cet instant, il le retarde, il le bouscule. Au moment où l'œuvre devient réalité reconnaissable, Jasper Johns brouille les données et voilà la réalité fugitive.

«Une fois qu'une chose à acquis le statut d'image dans mon esprit, je fais l'impossible pour la reproduire par tous les moyens.»<sup>2</sup>

Le dessin, la couleur et le médium modifient sans cesse «l'image johnsienne». L'artiste raconte volontiers qu'il a peint son premier drapeau à la suite d'un rêve. Obsession des objets, qualité de leur présence, le lieu qu'ils occupent. Ces «images» demeurent inépuisables - la preuve? Après 20 peintures et 37 dessins du drapeau américain, Johns y revient, en 1987, pour une vingt-et-unième toile, sans compter les divers rappels dans ses compositions des années 80.

Mieux encore: lorsqu'un collectionneur demande au peintre de restaurer un tableau abimé, Johns se pose une question: ne serait-il pas plus simple d'en peindre un autre? Le résultat: *Two Maps* (1989) un nouveau traitement de la carte américaine, différent de tous les



*Flag*, 1957.  
Pastel et collage sur  
panneau de gesso:  
35 x 45,5 cm.  
Londres.  
Coll. Kate Ganz



*Painting with Two Balls, 1971.*  
Craie et crayons à l'huile sur papier; 80,5 x  
66,7 cm. New York, Solomon & Co. Fine Art.

précédents. Comme si l'artiste-examineur soumettait l'image à une épreuve, encore une fois, bien des années plus tard. «Prouve-moi que je n'ai pas tout vu, tout dit de toi!» Johns s'engage dans l'épreuve amoureuse.

Malgré tant de reprises, de considérations, aucune certitude, aucune clef pour le spectateur. A chaque fois, devant chaque œuvre, le travail est à re-

avec un égal succès. De même dans son œuvre gravée: pointe sèche, lithographie, eaux-fortes, monotypes, etc.

«Je travaille un peu et puis je fais autre chose. Je travaille de façon interrompue. Mais ça me plaît, parce que le travail se mêle au reste de ma vie, quoi que je fasse, que je nage, que je jardine, que je conduise mon automobile.»<sup>3</sup>

Il est toujours satisfaisant de voir une exposition de Jasper Johns qui compte un grand nombre d'œuvres. La production en série nécessite une collection imposante pour livrer une impression d'ensemble, révéler les approches variées d'un thème unique. La fragmentation de l'œuvre de Jasper Johns reste une de ses principales caractéristiques.

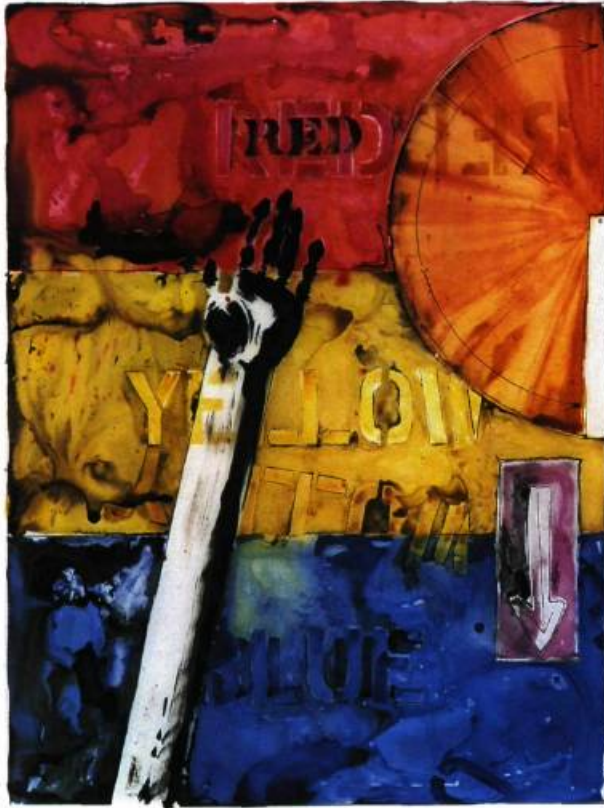
Chaque gravure ou peinture marque un pas dans l'exploration, et le parcours entier n'est perceptible que lorsque sont accrochées, côte à côte, les empreintes successives ou simultanées.

Johns décrit sa méthode de travail comme fragmentée. Son utilisation de divers médiums fait aussi partie de cette perpétuelle cassure. De toile en toile, d'année en année, les thèmes se développent en sauts consécutifs, facette par facette, comme si Jasper Johns déplaçait son chevalet à chaque minute.

Réunions de panneaux aux marques dissemblables, collisions de lignes disposées dans toutes les directions, assemblages d'éléments disparates, jeux sur le choc des couleurs, Johns cultive un apparent chaos. Pendant un temps, il incorpore à ses œuvres les traces de son propre corps. Ses mains, ses pieds, son visage, sa peau imprimés sur la toile dans un désordre dramatique, comme le fameux *Divers* (1963), plongée dans la vie ou dans la mort.

L'érotisme n'est pas absent de l'œuvre de Johns. Ses allusions au corps humain portent l'ambiguïté du *Diver*, suspendu entre la vie et la mort. Sa magnifique lithographie, *Skin with O'Hara Poem* (1965) demeure le plus direct témoignage érotique dans la production du peintre et reprend la double entité amoureuse.

La série *Painting with two balls*, amorcée en 1957, trouve un de ses aboutissements vingt-trois ans plus tard dans *Tantric Detail* (1980) alors que les deux balles, déchirant les plans de couleurs horizontaux, sont associées aux testicules et aux orifices oculaires d'un crâne squelettique. «L'aspect cru de l'imagerie dans les œuvres tantriques de Johns montre à quel point le thème de la sexualité, en tant que symbole de la vie ou de la créativité, représenté conjointement avec la mort, est



*Land's End*, 1982.  
Encre sur plastique; 85,5 x 64,8 cm.  
Coll. de l'artiste.

faire. Recommencer à zéro, partir du b-a ba, comme le peintre lui-même dans ses séquences de chiffres et ses alphabets. Si la toile devient abstraite, si l'image laisse sa place au geste, il n'y a plus qu'à suivre la main de Johns.

Au début des années '70 Jasper Johns expérimente une nouvelle touche, le «crosshatch» ou hachures. Il s'empresse de l'appliquer à tous les médiums et, poursuivant sa recherche, il garde cette manière jusqu'en 1983, quoiqu'il continue à ce jour à la répéter en tant que citation ou témoignage du passé. Tant dans l'œuvre dessinée que peinte ou imprimée, le «crosshatch» est une constante qui génère chez Jasper Johns quelques unes de ses séries les mieux réussies dont *Corpse and Mirror*, *Cicada* et *Usuyaki*.

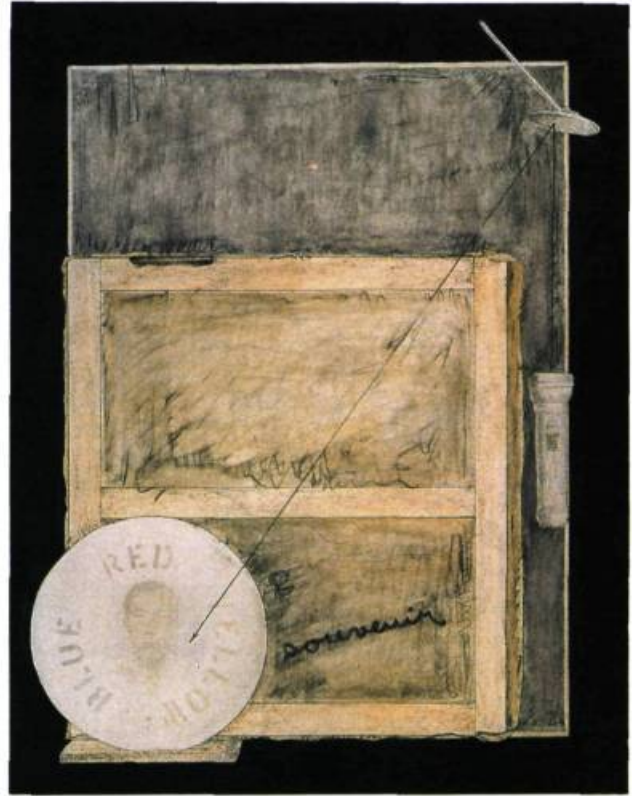
Les 117 œuvres réunies à Washington par Nan Rosenthal et Ruth E. Fine font foi de la maîtrise technique de l'artiste. Aquarelle, plombagine, fusain, pastel, craie, encre, Johns touche à tout

un sujet important dans l'ensemble de l'œuvre.»<sup>4</sup>

En 1985, Jasper Johns entreprend un nouveau cycle: *The seasons* ou les quatre âges de la vie. Il pige ici et là dans ses toiles du passé et compose quatre tableaux puis des dizaines de gravures et de dessins sur ce thème. Chaque tableau est dominé par la silhouette de l'artiste dans un contexte qui évoque le climat des quatre saisons. Pour symboliser divers moments de sa vie, Johns retient le pavillon des États-Unis, la Joconde, des surfaces hachurées rappelant cette période esthétique, un crâne, la coupe formée de deux profils face à face, etc., tous ces éléments témoins de l'évolution artistique de Jasper Johns. Avant même la soixantaine (Johns est né en 1930), l'artiste fait le point avec une série d'œuvres ouvertement autobiographiques.

Johns n'a jamais cessé de peindre. Au début d'une nouvelle décennie, son art continue de changer, de se transporter d'un lieu à un autre. Depuis ses débuts, Johns a établi un ton qui lui est propre et qui forme les jeunes générations. De toute l'histoire de l'art américain, il est un des artistes les plus exposés. Depuis son Grand Prix, à la Biennale de Venise, en 1988, New York, Paris, Londres, Philadelphie, Los Angeles lui ont consacré des rétrospectives. Cette année, concurrentement à la collection assemblée par la National Gallery, circule dans diverses villes des États-Unis une très importante exposition de l'œuvre gravé de Johns, organisée par le Walker Art Center de Minneapolis, que le Musée des beaux-arts de Montréal accueille de décembre 90 à mars 91.

Comme les objets que Jasper Johns n'arrive pas à épuiser, ses toiles, ses dessins et ses gravures recèlent du mystérieux, de l'indéchiffrable, de l'ineffable qui nous ramènent constamment devant leurs formes ou leurs textures. Cette œuvre riche et en pleine maturité nous rappelle que l'art vrai renvoie toujours le spectateur à lui-même et à la vie. ■



*Souvenir 2*, 1969.

Aquarelle, encre et graphite sur papier; 43,8 x 33,7 cm. Coll. de l'artiste.

(Photos gracieuseté de la National Gallery of Art, Washington, D.C.)

1. Rosenthal, Nan et Fine Ruth E., *The Drawings of Jasper Johns*, Washington, DC. The National Gallery of Art 1990, p. 72 entretien avec l'artiste.

2. *ibid.* p. 70.

3. *ibid.* p. 76

4. *ibid.* p. 256